

23-10-15

M^{me} Machabey m'avait déjà parlé de votre revue et je l'ai reçu au moment même où je me disposais à vous écrire. Vous pensez si je vous approuve, moi qui ai toujours jugé qu'il fallait combattre pour la bonne cause au moyen des œuvres, des écrits et de l'exemple.

— Des nouvelles ? C'est bien simple : je suis au front depuis le 3 août 1914 et j'en suis un peu fier car mon corps, ma division, mon régiment sont cités à l'ordre du jour — ma compagnie va l'être. Vous voyez que nous ne nous ménageons pas.

La Musique ? Très peu. Un peu cependant dans les tranchées pendant les longues gardes d'attente.

MACHABEY,

Professeur de Musique

Sergent au 236^e d'Inf^{te}, 22^e Cie, S. P. 128.

NOS INTERVIEWS

M. Henri Maréchal

Compositeur de musique,

Inspecteur des Conservatoires de province.

La Musique pendant la Guerre.

Un titre curieux, d'autant plus difficile à justifier que les deux termes semblent s'exclure ! Vous êtes cependant arrivé à les associer !

D'abord, en établissant un tableau d'honneur pour tous ceux des nôtres qui sont tombés ; tableau hélas ! déjà si chargé, que je souhaiterais qu'on le trouvât à la première page de votre publication. Il deviendrait ainsi, comme son patronage, et même l'excuse des pages suivantes.

Celles-ci présentent ensuite d'utiles éphémérides. Elles seront précieuses, surtout à ceux qui nous suivront, en leur rappelant avec quelle tenue Paris a supporté les heures terribles que nous traversons.

Restent les « interviews » où se montre l'état d'âme des contemporains. Ici commence la difficulté.

Différent, selon les tempéraments, cet état d'âme, en général, a su garder jusqu'ici la réserve que commandent les événements ; car, à mon avis, nul ne peut prévoir, à coup sûr, la destinée qui attend la musique après la guerre.

Parmi nous, en ce moment, elle évoque une comparaison avec *La Belle au bois dormant* ; son sommeil de tant de mois lui apparaîtra séculaire ! — A bien des gens aussi, d'ailleurs.

— Quel sera son réveil ?

— Comme la première en date, on la voit, étant femme, rajuster d'abord sa chevelure,

s'étirer, bailler quelque peu, se mettre aux écoutes ; puis, se ressaisissant enfin, entonner au son d'éclatantes trompettes le *Te Deum* de la Victoire !

— Et puis... après ?

— Ah ! Voilà !...

Mais nous pouvons espérer que, selon l'usage, à ce chant d'allégresse les fidèles accorderont un « répons » !

Je l'entrevois avec ces trois mots : « Et maintenant... travaillons ! »

M^{me} Félicia Litvinne

Nous sommes allés voir la grande artiste qui nous a reçus à bras ouverts comme toujours. Russe d'origine, madame Félicia Litvinne a du sang français dans les veines puisque sa mère était Canadienne. Elle fut élevée par elle dans le culte de la France. La grande cantatrice nous dit tout son bonheur de pouvoir prouver son attachement à notre pays en chantant pour ses enfants qu'elle considère comme les siens. Dès la déclaration de guerre elle a chanté dans les rues de Clermont et de Royat quêtant dans le képi d'un brave petit soldat français partant sur le front et qui dans un élan d'enthousiasme l'avait embrassée. A ce moment elle remercia Dieu de lui avoir donné de la voix, afin de venir en aide à tous ceux que la guerre frappe impitoyablement. Quatre jours de suite elle chanta et quêtâ dans la rue. Par pièces de deux sous, elle recueillit ainsi une somme de 6.500 francs qu'elle distribua aux soldats se rendant au front.

Depuis, à part trois représentations faites comme artiste à Monte-Carlo, ce ne furent que Concerts donnés au profit des hôpitaux, des crèches, des réfugiés, des œuvres de guerre, sans compter les séances organisées pour distraire les soldats blessés.

— On dit que vous avez chanté « *Tipperary* » et bien d'autres choses encore de même style ?

— Certainement, et loin de craindre les critiques, je m'en fais gloire. Je me devais à nos amis les Anglais, à nos frères Belges si éprouvés, à mes enfants de France, à mes Russes ; et si bien souvent, à côté de l'admirable *Procession* d'un César Franck, d'une délicate mélodie d'un Gabriel Fauré et de la sensible musique d'un Henri Duparc, j'ai entonné des chansons populaires, je l'ai fait de tout mon cœur et de toute mon âme. J'ai été très heureusement surprise de voir que la musique la plus hautement pensée attendrissait et émotionnait ces grands enfants qui s'étaient battus comme des lions et c'est alors que, pour ramener sur leurs beaux visages meurtris souvent de glorieuses blessures, un magnifique sourire, je chantais gaiement pour eux un refrain populaire et entraînant.